

Publié le 18 septembre 2013 à 05h00 | Mis à jour à 05h00

Quand la mer...: plainte douce-amère



L'histoire suit les saisons et les traditions d'une île isolée, où les hommes pêchent d'énormes poissons, se parent de leurs crânes comme trophée et y accrochent les cheveux de leur femme.

Le Soleil, Erick Labbé



[Josianne Desloges](#)

Le Soleil

(Québec) Parfois, il faut partir pour céder sa place; d'autres fois, il faut partir pour la trouver. En nous faisant voyager dans un ailleurs imaginaire, la pièce *Quand la mer...* donne aux migrations un goût amer, mais intimement lié à la vie. Simple, doux, inhabituel et, en même temps, étrangement familier.

L'histoire suit les saisons et les traditions d'une île isolée, où les hommes pêchent d'énormes poissons, se parent de leurs crânes comme trophée et y accrochent les cheveux de leur femme. Cet apparent

primitivisme est toutefois introduit tout en douceur par le texte habile d'Esther Beauchemin et la mise en scène fine et joyeuse de Philippe Soldevilla.

Même s'il faut quelques scènes pour s'habituer au vocabulaire imaginé par l'auteure, on devine peu à peu le sens de chaque rituel, et notre attention délaisse le décryptage des codes de cette société de commères, d'anciens et de patriarches orgueilleux pour se concentrer sur les personnages, beaux et singuliers.

Le jeu des comédiens y est pour beaucoup. Annick Léger, en particulier, est magistrale dans l'interprétation d'une soeur qui a sacrifié sa vie pour les manques de son frère, et aspire maintenant à un destin qui lui appartient en propre, puis dans l'interprétation d'une mère avec quelques limites de compréhension, mais un coeur grand comme le monde. Une magnifique comédienne.

Sylvain Perron, Valérie Laroche, Eloi Archambaudoin, Céleste Dubé et Roch Castonguay assument eux aussi très bien leurs rôles aux multiples facettes. Tantôt, un châte sur la tête, tous composent un chœur de vieilles femmes grommelant, chantant, médissant et rêvant; tantôt ils interprètent des personnages divisés entre leurs pulsions de vie et le poids des morts ou du sort.

Dans ce village, on porte ses souhaits sur une amulette nouée autour du cou et plus on vieillit, plus on s'accroche aux coutumes et aux promesses à tenir.

Une tragédie

C'est poétique, un peu simple peut-être, avec quelque chose de la tragédie grecque sans la violence et la catharsis. Le chœur a une touche comique, le destin s'abat durement, mais les hommes, eux, progressent et se multiplient sans trop réfléchir, avec à la fois l'espoir de vivre mieux, celui de ne pas décevoir ses ancêtres et celui de trouver sa

propre voie.

Nous sommes davantage dans la fable tout court que dans la fable écologique même si la mer disparaît alors que la lumière remplace les chandelles au village. La pièce, entre sable et étoiles, pourrait aisément être présentée à des enfants. C'est justement avec un regard neuf et sans cynisme qu'il faut, je crois, accueillir *Quand la mer...*, même si le conte aurait dévoilé davantage sa beauté s'il avait eu une facette plus cruelle. Le déracinement est doux, trop peut-être, et tout s'efface en laissant une trace fugace plutôt qu'une cicatrice profonde.

Quand la mer... est présentée au Théâtre Périscope jusqu'au 5 octobre.